

Le beau Claude [fin]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

(Fin)

C'en était fini de mouler ses ravissantes fesses dans des chausses de soie qui n'en laissaient rien ignorer. Il parut au Vatican en robe noire et en surplis, afficha une piété touchante, donna l'image d'un archange descendu d'une fresque, intouchable et d'autant plus désirable. Ses ennemis qui, depuis Florence, avaient tenté de lui faire à Rome une réputation équivoque, furent unanimement accusés de calomnie. Bientôt, le saint Pie V, édifié par la tenue modeste et la charité manifeste du charmant abbé, céda aux sollicitations de son ami Buldo et lui accorda une charge importante dans les affaires de la Papauté. C'était un premier pas, Claudio del Ruscello voulait à tout prix faire rapidement le pas suivant: obtenir la pourpre cardinalice. Il n'était pas nécessaire alors d'être ordonné prêtre pour devenir cardinal: l'eût-il fallu, Claudio se fût fait tonsurer sans scrupule. Cette suprême consécration était devenue son plus grand désir, son obsession. Elle lui fut accordée enfin, mais en échange d'une perte dont il ne mesura pas aussitôt toute l'importance. Il reçut le chapeau de cardinal à titre de consolation lors de la mort de son «oncle». Ce titre s'ajouta à la succession. Quelques semaines plus tard, le bon pape Pie V s'éteignait à son tour.

A trente-deux ans, l'enfant abandonné recueilli par des métayers de Provence, était prince de l'Église, possesseur d'une immense fortune, de plusieurs palais, de bijoux admirables. Mais, arrivé à ce sommet, il découvrit brusquement qu'il était seul. Ce vieil homme qui lui avait tout donné, dont il s'était souvent moqué de son vivant, qu'il avait trompé sans vergogne, à qui il avait imposé toutes ses fantaisies, ce vieil homme en mourant le laissait comblé mais seul, conscient soudain d'un vide, d'une vacuité du cœur qui lui était intolérable. Alors qu'il pouvait mener désormais la vie la plus libre, la plus fastueuse et la plus joyeuse, il s'enferma dans un deuil que personne ne comprit. On se demanda ce qu'il pouvait souhaiter encore; il pleurait simplement un ami qui l'avait aimé.

Il s'ennuya à Rome, il voulut retourner à Florence: tous les plaisirs dont il avait eu une faim ardente quelques années plus tôt lui parurent fades et dérisoires. Il voyagea, parcourut l'Italie, visita l'Espagne, rentra enfin en France et voulut revoir les paysages de son enfance. Mais ses anciens maîtres et le bon curé étaient morts, il ne retrouva pas ses souvenirs.

C'est alors que le miracle, une sorte de miracle, se produisit. Il se souvenait d'un vieux monastère en ruines sur une colline aux environs du village, un beau domaine mystérieux qui avait intrigué sa jeunesse. Il alla visiter ce bâtiment abandonné, un matin, à cheval. Au bas de la colline, il ordonna à sa suite, un officier et deux valets, de le laisser seul et de l'attendre. C'est là, dans les prairies entourant ces ruines, qu'il rencontra un berger gardant ses moutons. Le garçon était beau, il s'appelait Jeannet, il avait dix-sept ans et ressemblait étrangement à un certain Claude du Ruisseau qui, vingt ans plus tôt, braconnait sur ces collines. On ne sait

ce qui se passa entre le fastueux cardinal et le berger; la suite de Monseigneur, tenue à distance par le respect, révéla seulement plus tard qu'ils étaient longtemps restés dans les ruines du monastère et étaient revenus fort tard au village.

Dès le lendemain, Monseigneur s'établit dans la plus belle maison des environs, fit installer Jeannet près de lui et le présenta comme l'intendant de toutes les affaires qu'il aurait à débattre dans la région. Puis il fit venir d'innombrables ouvriers, étudia longuement des plans et, quelques mois plus tard, le vieux monastère reconstruit, remis à neuf, orné, était consacré. Alors, en grande pompe, Monseigneur del Ruscello fit envoyer à Rome son chapeau de cardinal, se démit de tous ses titres et fonctions, demandant en échange le seul honneur d'être nommé Père-abbé du monastère où il voulait fonder un ordre de moines contemplatifs. La règle devait en être fort stricte, l'acceptation des candidats ne devrait dépendre que de lui seul, leur direction spirituelle être confiée à sa seule volonté. Une fois entrés sous sa tutelle, les moines ne pourraient plus sortir ni avoir aucun contact avec le monde extérieur. Il demandait aussi qu'un certain Jeannet soit nommé son coadjuteur. En échange de ce droit absolu sur cette communauté, il abandonnait à l'Église et aux oeuvres charitables des sommes si importantes qu'il était bien difficile de ne pas lui accorder toutes satisfactions.

Le monastère du Ruisseau acquit bientôt une grande réputation de sainteté et, en même temps, de mystère. Les moines qui y furent admis, ils étaient au nombre de vingt pour dix cellules, devaient avoir moins de vingt ans et être très beaux; c'était une condition nécessaire, dit-on dans le pays, pour que leur renoncement au monde ait plus de valeur au regard de Dieu. Une fois entrés dans le monastère, on ne vit nul en ressortir, ce qui prouva que l'étude et la prière était bien leur fait. Une nombreuse domesticité, fort bien entretenue, vivait dans un bâtiment près de l'entrée du couvent; elle était chargée d'apporter chaque jour les meilleurs vins, les plus riches victuailles au guichet et devait s'éloigner avant qu'un des moines vienne les prendre. Une fois par mois, le Père-abbé recevait ses intendants dans un parloir situé hors les murs, réglait les comptes et donnait ses instructions; il donnait également audience à des émissaires italiens qui le fournissaient d'oeuvres d'art, d'étoffes somptueuses, de meubles tirés de ses palais. Certains étaient chargés de messages pour le pape et pour la cour de France.

La réputation de sainteté de cette communauté s'établit vite dans la région. On pensait que les trésors amenés à grands frais d'au-delà des Alpes devaient orner la plus riche chapelle de la province; et les illuminations qui, certaines nuits, éclairaient la colline, les chants joyeux qui s'élevaient du monastère prouvaient bien qu'il ne s'agissait pas de quelque congrégation parpaillote, les sévérités puritaines n'étant guère aimées dans ce pays de soleil.

Ce bel arrangement ne se détraqua que trente ans plus tard. Plusieurs moines quittèrent le monastère et se dispersèrent, les domestiques n'étaient plus payés. L'officier du roi commandant la région fut prié de mener une enquête. On apprit que Monseigneur du Ruisseau et le Révérend Jeannet étaient morts le même jour, l'un de maladie et l'autre de désespoir, et avaient été enterrés sur leur demande dans le même tombeau; on sut

que, si la chapelle du monastère était peu ornée et poussiéreuse, en revanche les cellules, et particulièrement l'appartement habité par le Père-abbé et son coadjuteur, étaient d'une splendeur digne des plus riches palais. Malheureusement, après la mort de leur directeur de conscience, l'anarchie s'était mise parmi les membres de la communauté, certains moines, ayant perdu le goût de la retraite, étaient rentrés dans le monde. De toutes façons, l'héritage de Monseigneur del Ruscello revenant à la Papauté, le monastère ne pouvait plus entretenir ses derniers fidèles. Ils furent dispersés et le bâtiment revint plus tard à l'ordre des soeurs Clarisses.

Mais les découvertes sur le genre de vie qu'avaient pu mener les étranges «pensionnaires» du monastère ne passèrent pas la frontière; ce ne furent que suppositions et médisances locales. A Rome on resta persuadé que ce Prince de l'Eglise, neveu d'un cardinal vénéré, qui avait abandonné la pourpre et les honneurs en pleine jeunesse pour consacrer le reste de sa vie au salut de son âme, que ce charmant et beau seigneur qui avait quitté le monde où il brillait pour la plus sévère solitude, était un grand chrétien, un exemple et un élu de Dieu. On n'alla pas jusqu'à en faire un saint mais, plus tard, sous le pontificat d'Alexandre VI, il fut néanmoins béatifié.

Le bienheureux Claudio del Ruscello! Ce fut le dernier avatar et la plus grande réussite de «Beau-cul»!

par R. Gérard

PETITE SUITE ITALIENNE

Ma première visite à Gênes date du nouvel an 1964 et, au changement de saison, comme d'autres prennent un dépuratif afin de chasser leurs humeurs, j'éprouve, moi, le besoin de renouveler ma visite . . . J'y suis donc retourné en ces derniers jours de septembre rutilant. J'ai retrouvé Sophonisba, telle une araignée à perruque, drapée dans une robe de chambre de velours rouge cerise et tenant salon dans son antre, entourée de meubles rococo-vénitien et d'une cour de sigisbées en majorité sudistes.

Beaucoup de touristes français également (trois dans la même soirée!), ce qui ne laisse pas d'étonner notre reine-mère et de m'inquiéter un peu, la discrétion n'étant pas le fort de mes compatriotes, ce qui me laisse mal augurer de l'avenir. Basta cosi! Qui vivra verra . . .

Ce soir-là, donc, il y avait, entre Sophonisba et son «pensionnat», un professeur, deux compatriotes et moi-même. Le premier de mes compatriotes, restaurateur parisien que nous appellerons «Bouillabaisse» afin que nul ne le reconnaisse, est un gérontophile égaré dans une cour de récréation et qui ne trouve guère chaussure à son pied chez Sophonisba. Au contraire, le second (appelons-le «Exodus»), produit exotique et marin il n'y a pas si longtemps, et moi-même, qui préférons la viande de veau au paprika et raffolons de chair fraîche, sommes au contraire comblés et bientôt rassasiés.